

BULLSHIT FOREVER



Pour chaque édition de T, le collectif de jeunes auteurs romands L'AJAR imagine une actualité. Et plonge dans l'enfer de ceux qui veulent se sortir de l'overdose artistique

Femme, vie sociale, santé, Hector* a tout perdu. Jamais cet ancien cadre genevois de 35 ans, qui nous parle d'une voix hésitante dans un café de Cornavin, n'aurait imaginé sombrer si vite dans une addiction au bullshit. «Au début, on consomme l'art de façon récréative. On va à quelques perfos et vernissages, puis c'est la spirale.»

Tout commence un soir d'hiver 2015 : «C'était le gala d'une artiste suédoise. La danseuse scandait des incantations en ôtant ses habits et tournoyait autour du public, de plus en plus vite en braillant. Au bout de dix minutes, je me suis mis à glousser nerveusement. Au bout de trente, j'ai eu la chair de poule et au terme des quarante-cinq, des larmes coulaient le long de mes joues. Je me suis senti terriblement sale», confie le trentenaire en baissant les yeux.

«Les addicts au bullshit (AAB) sont déchiré-e-s entre honte et fascination, explique Marianne Lardon, spécialiste des addictions aux HUG. Les critères de classification du trouble sont encore vagues mais on retrouve plusieurs points communs avec la personnalité borderline.»

En Suisse romande, un individu sur vingt serait concerné. «Aujourd'hui, de nombreuses personnes peinent à lâcher prise face aux exigences socio-professionnelles, poursuit Marianne Lardon. Certaines se réfugient dans le sport ou les jeux en ligne, d'autres dans le bullshit.»

D'après une étude de l'Université du Québec à Montréal, une exposition juvénile au bullshit accroîtrait les risques de dépendance ultérieure. «Mes parents m'emmenaient régulièrement à l'Arse-

nic, nous y passions de bons moments. Aujourd'hui, je leur en veux.»

Les conséquences d'une telle addiction peuvent être dévastatrices. Pour étancher sa soif de Gaga, un langage corporel venu d'Israël, Hector mentait au travail, où son absentéisme se faisait sentir. «Je devais tout le temps m'isoler pour regarder des vidéos de Gaga.» Son addiction a aussi entaché sa vie privée. «Ma femme est partie. Je dépensais jusqu'à 3000 francs par mois pour du bullshit.»

Depuis quelques années, le bullshitage est reconnu par le milieu médical et des structures spécialisées émergent. A Zurich, un centre ambulatoire de cure en alcoologie et bullshitage (CACAB) a ouvert ses portes en 2015. «Il est important d'apprendre à gérer sa consommation, détaille le directeur Jürg Schmidt. Plutôt que de décrocher complètement, nous incitons les personnes qui nous consultent à se montrer plus exigeantes, en allant par exemple voir un ballet contemporain de 5 heures, plutôt que de télécharger 45 vidéos de slam finnois.»

Le centre zurichois organise aussi des ateliers de pyrogravure et de peinture à doigt destinés à ses patient-e-s. Il espère par là leur redonner goût à des activités plus simples. Les résultats sont encourageants mais le risque de rechute reste élevé. Certain-e-s finissent même par produire du bullshit. «On a vu des AAB monter des festivals de cri ou écrire des romans collectifs, confirme Jürg Schmidt. Pour éviter les banqueroutes personnelles, je ne vois qu'une solution, conclut-il en lâchant un cri perçant : rendre la culture plus accessible.» ■

* prénom d'emprunt